

---

**Corpus de textes : Cruauté et difformité: monstres et créatures depuis le théâtre latin  
jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle**

---

***Thyeste, Acte II, scène 1.***

ATRÉE : J'ai contre lui tous les droits qu'il a lui-même violés. Quel est le crime qu'il n'a pas commis, l'attentat devant lequel il a reculé? Il m'a ravi mon épouse, il m'a volé mon royaume. Il a dérobé le gage antique de la puissance, il a porté le trouble dans ma maison par ses perfidies. Il y a, dans les riches étables de Pélops, un bélier mystérieux, chef d'un noble troupeau; une longue toison d'or le couvre tout entier, et c'est de cette laine précieuse qu'est orné le sceptre des fils de Tantale. La couronne appartient à l'heureux possesseur de ce bélier, sur qui repose ainsi la destinée de toute notre famille. Gardé comme en un sanctuaire impénétrable, il broute l'herbe d'une prairie enfermée par des murs de pierre dont le sûr rempart défend de toute atteinte le sacré troupeau. Thyeste, dans son audace criminelle, me l'a dérobé, en associant à sa perfidie la femme qui partageait mon lit. Telle fut l'origine des maux que nous nous sommes faits l'un à l'autre. J'ai erré tremblant et fugitif à travers mon propre royaume. Rien de ce qui était à moi ne fut à l'abri de ses coups perfides. Il a séduit mon épouse, troublé la fidélité de mon peuple, jeté le désordre dans ma maison, le doute sur la légitimité de mes enfants ; rien de certain que la haine d'un frère. Pourquoi hésiter? à l'œuvre enfin ; remplis-toi de l'esprit de Tantale, et t'inspire de Pélops, voilà les exemples que je dois suivre ; parle, dis-moi comment je dois immoler mon ennemi.

***Thyeste, Atrée, Acte II, scène 1***

Je sens fermenter dans mon cœur je ne sais quoi d'inouï, d'extraordinaire, et qui dépasse toutes les bornes de la nature humaine; mes mains frémissent d'impatience ; je ne sais encore ce que c'est, mais c'est à coup sûr quelque chose de grand.....Oui, c'est bien ; emparons-nous le premier de cette idée. C'est un forfait digne de Thyeste, et digne d'Atrée ; chacun d'eux en aura sa part. Un repas abominable a été servi dans le palais du roi de Thrace..... C'est un crime horrible, je l'avoue, mais un autre l'a commis avant moi. Il faut que ma fureur imagine quelque chose de plus horrible encore. Philomèle et Procné, inspirez-moi. Notre cause est la même ; venez m'aider et conduire mes mains.....Il faut qu'un père déchire avidement et avec joie ses enfants, qu'il mange ses propres membres. C'est bien, c'est assez, ce genre de supplice me plaît, j'en suis content. Où est-il? Mon innocence me pèse. Toutes les images du crime que je dois commettre sont déjà devant mes yeux, je vois ces enfants mangés par leur père. Mon

âme, pourquoi ce retour de crainte? pourquoi cette défaillance, avant le moment venu? Allons, du courage; d'ailleurs, ce qu'il y a de plus épouvantable dans ce crime c'est lui qui le fera.

**Thyeste, Acte V, scène 3.**

THYESTE : Quel trouble agite mes entrailles? que sens-je trembler dans mon corps? Je sens un poids qui m'accable, et j'entends résonner dans ma poitrine des gémissements qui ne sont pas les miens. Venez, ô mes enfants, votre malheureux père vous appelle ; venez, votre vue dissipera cette douleur. Mais d'où, me parlent-ils donc?

ATRÉE : Ouvre tes bras, heureux père, les voici. Reconnais-tu tes enfants?

THYESTE : Je reconnais mon frère! Peux-tu bien, ô terre, porter un pareil crime! [...] O terre, peux-tu rester ainsi comme une masse inerte et privée de sentiment? Il n'y a plus de dieux.

ATRÉE : Songe plutôt à recevoir avec amour tes enfants si impatiemment désirés : ton frère ne veut plus retarder ton bonheur ; jouis de leur présence, embrasse-les, partage entre eux les caresses.

THYESTE : Voilà donc ce traité de paix, cette amitié rendue, cette foi jurée entre frères? c'est donc ainsi que tu abjures la haine? Ce ne sont plus mes fils vivants que je te demande; frère, je demande à mon frère une grâce qui ne prend rien sur son crime et sur sa haine, la permission de les ensevelir. Rends-moi d'eux ce que tu me verras brûler à l'instant. Ce n'est pas pour les garder que je les demande, mais pour les perdre.

ATRÉE : Tu auras de tes fils tout ce qui en reste ; ce qui n'en reste plus, tu l'as déjà.

THYESTE : En as-tu fait la pâture des oiseaux cruels? les as-tu jetés en proie aux bêtes féroces?

ATRÉE : C'est toi-même qui les as mangés dans cet horrible festin.

THYESTE : C'est pour cela que les dieux ont été frappés d'horreur! c'est pour cela que le soleil est retourné en arrière! Quels cris? quelles plaintes faire entendre? quelles paroles suffiront à ma douleur? Je vois leurs têtes coupées, leurs mains arrachées, et tous leurs os mis en pièces. Ce sont là les seules parties que leur père n'a pu dévorer. Mes entrailles s'agitent, ce crime enfermé dans mon sein fait effort pour en sortir, et cherche vainement une issue. Frère, donne-moi ton épée, elle est déjà toute abreuvée de mon sang; donne-la-moi, que j'ouvre avec le fer une issue à mes enfants. Tu me la refuses! je vais briser ma poitrine à force de coups. Arrête, malheureux! épargne les ombres de tes fils. Qui jamais vit un pareil crime? Quel sauvage habitant des roches inhospitalières du Caucase, quel Procruste, fléau de l'Attique, a jamais rien fait de semblable? moi père j'écrase mes enfants, et mes enfants m'écrasent! N'y a-t-il point de mesure dans le crime?

ATRÉE : On peut garder une mesure dans le crime, jamais dans la vengeance. J'ai trop peu fait encore pour la mienne. J'aurais dû baigner ton visage de leur sang lorsqu'il s'échappait de leurs blessures, et te le faire boire ainsi tout chaud et tout vivant. J'ai trahi ma vengeance en la précipitant. J'ai frappé tes fils de l'épée, je les ai immolés aux pieds des autels, comme des victimes expiatoires et dévouées: eux morts, j'ai mis leurs membres en pièces, je les ai coupés en petits morceaux; j'en ai jeté une partie dans des chaudières bouillantes, j'ai mis l'autre à rôtir lentement devant le feu. Ils vivaient encore lorsque je coupais leurs membres et leurs muscles ; j'entendais leurs fibres mugir embrochées, et ma main attisait la flamme. C'est leur père qu'il fallait charger de ce soin. Ah! ma colère s'est trompée. Thyeste a broyé ses fils sous ses dents impies, mais il n'en savait rien, mais eux ne le savaient pas.

**Sénèque, *De Irae*, Livre I, 1 :**

« Ses yeux s'enflamment, étincellent; son visage devient tout de feu; le sang pressé vers son cœur bout et s'élève avec violence; ses lèvres tremblent, ses dents se serrent; ses cheveux se dressent et se hérissent; sa respiration se fait jour avec peine et en sifflant; ses articulations craquent en se tordant; il gémit, il rugit; ses paroles entrecoupées s'embarrassent; à tout instant ses mains se frappent, ses pieds trépignent, tout son corps est agité, tout son être exhale la menace: hideux et repoussant spectacle de l'homme qui gonfle et décompose son visage. On doute, à cette vue, si un tel vice est plus odieux que difforme. Les autres passions peuvent se cacher, se nourrir en secret la colère se fait jour et perce à travers la physionomie; plus elle est forte, plus elle éclate à découvert.

**Sénèque, *De Irae*, Livre III, 13.**

« Il nous en coûtera de pénibles efforts; car cette passion veut faire explosion, jaillir des yeux en traits de flamme, bouleverser toute la face humaine. Or, dès qu'elle s'est produite à l'extérieur, elle nous domine ».

**Sénèque, *Médée*, Argument**

« Après le meurtre de Pélias, Jason vivait en exil à Corinthe, avec sa femme et ses enfants. Créon l'ayant choisi pour gendre, Médée reçoit de son mari une déclaration de divorce, et du roi l'ordre de chercher un autre asile. Elle obtient un jour de délai, et envoie à Creuse, la fiancée de Jason, une robe et un collier infectés des poisons de la plus noire magie. A peine Creuse a-t-elle mis sur elle ces présents, que la robe s'enflamme, et la jeune épouse est misérablement brûlée, ainsi que son père, qui s'empresse de la secourir. Pour compléter sa vengeance, Médée égorge, sous les yeux de leur père, les enfants qu'elle avait eus de Jason, et s'enfuit à travers les airs »

***Dracula*, Bram Stoker**

*Jonathan Harker, après un long voyage, arrive au château du comte Dracula...*

« La calèche s'arrêta, le cocher en descendit, puis me tendit la main pour m'aider à descendre à mon tour. De nouveau, je ne pus m'empêcher de sentir sa force prodigieuse. Sa main ressemblait à un étau d'acier qui, s'il l'avait voulu, aurait bel et bien écrasé la mienne. Il prit ensuite mes bagages, les posa à terre, près de moi qui me trouvais près d'une grande porte ancienne, toute cloutée de caboches de fer : l'embrasure était de pierre massive. Malgré l'obscurité, je remarquai que la pierre était sculptée, mais que le temps et les intempéries avaient considérablement usé ces sculptures. Le cocher remonta sur son siège, agita les rênes, les chevaux repartirent, et la voiture disparut sous un des passages obscurs.

Je restais là, ne sachant que faire. Pas de cloche pour sonner, pas de marteau pour frapper ; et il n'était pas vraisemblable que l'on pût entendre ma voix de l'autre côté de ces murs épais et de ces fenêtres noires. J'attendis de longs moments qui me semblèrent sans fin, sentis revenir toutes mes appréhensions, toutes mes angoisses. Où donc étais-je venu, et devant quels gens allais-je me trouver ? Dans quelle sinistre aventure m'étais-je engagé ? Était-ce un incident ordinaire dans la vie d'un clerc de solicator qui arrivait ici pour expliquer l'achat d'une propriété sise près de Londres ? Clerc de solicator.

Voilà qui n'aurait pas plu à Mina. Solicator, plutôt ! car quelques heures à peine avant de quitter Londres, j'en ai été informé, j'avais réussi mes examens. J'ai donc le titre de solicator... Je me mis à me frotter les yeux, à me pincer un peu partout pour m'assurer que j'étais bien éveillé. Car je croyais au contraire faire un horrible cauchemar, je me disais que j'allais bientôt rouvrir les yeux pour constater que j'étais chez moi, que l'aurore éclairait peu à peu mes fenêtres : ce n'aurait pas été ma première nuit de sommeil agité après une journée de travail excessif. Mais non ! J'avais mal partout où je me pinçais, et mes yeux ne me trompaient point ! J'étais parfaitement éveillé et me trouvais dans les Carpates ! Je n'avais qu'une chose à faire : patienter, attendre le matin. J'en étais arrivé à cette conclusion, lorsque j'entendis un pas lourd approcher derrière la grande porte ; en même temps, je vis, par une fente, un rai de lumière. Puis ce fut le bruit de chaînes que l'on détachait et de gros verrous que l'on tirait. On mit quelques instants à tirer une clef dans la serrure - sans doute celle-ci n'avait-elle plus servi depuis longtemps ? - et la grande porte s'entrouvrit.

Devant moi, se tenait un grand vieillard, rasé de frais, si l'on excepte la longue moustache blanche, et vêtu de noir des pieds à la tête, complètement de noir, sans la moindre tache de couleur nulle part. Il tenait à la main une ancienne lampe d'argent dont la flamme brûlait sans être abritée d'aucun verre, vacillant dans le courant d'air et projetant de longues ombres tremblotantes autour d'elle. D'un geste poli de la main droite, l'homme me pria d'entrer, et me dit en un anglais excellent mais sur un ton bizarre :  
- Soyez le bienvenu chez moi ! Entrez de votre plein gré !  
Il n'avança pas d'un pas vers moi, il restait là, semblable à une statue, comme si le premier geste qu'il avait eu pour m'accueillir l'avait pétrifié.

Pourtant, à peine avais-je franchi le seuil qu'il vint vers moi, se précipitant presque, et de sa main tendue saisit la mienne avec une force qui me fit frémir de douleur - d'autant plus que cette main était aussi froide que de la glace ; elle ressemblait davantage à la main d'un mort qu'à celle d'un vivant. Il répéta :

- Soyez le bienvenue chez moi ! Entrez de votre plein gré, entrez sans crainte et laissez ici un peu du bonheur que vous apportez !

La force de sa poignée de main, en outre, me rappelait à tel point celle du cocher dont, à aucun moment, je n'avais vu le visage, que je me demandai alors si ce n'était pas encore au cocher que j'étais en train de parler. Je voulus m'en assurer :  
- Le comte Dracula ? fis-je.

S'inclinant courtoisement, il répondit :

- Oui, c'est moi le comte Dracula, et je vous souhaite la bienvenue dans ma maison, monsieur Harker. Entrez, entrez. La nuit est froide ; vous avez certainement besoin de vous reposer, et aussi de manger quelque chose... »

### ***Frankenstein, Mary Shelley***

« Ce fut pendant une triste nuit de novembre que je contemplais le résultat de mon labeur. Avec une anxiété qui devint une agonie, je réunis les instruments de vie pour en communiquer une étincelle à la chose inanimée couchée à mes pieds. Il était déjà une heure du matin. La pluie fouettait lugubrement les carreaux quand, à la lumière à moitié éteinte de ma bougie, je vis s'ouvrir les yeux jaunes et mornes de la créature. Elle respira profondément et un mouvement convulsif agita ses membres.

Comment décrire mon émotion devant cette catastrophe et dépeindre le misérable que j'avais réussi à créer après tant de soins. Ses membres étaient à sa taille et j'avais essayé de le rendre beau. Beau ! Mon dieu ! ... Sa peau jaune recouvrait à peine ses muscles et ses veines. Ses cheveux étaient pourtant abondants et d'un noir brillant. Ses dents étaient blanches comme des perles, mais ces splendeurs contrastaient d'une façon plus horrible encore avec ses yeux larmoyants et sans couleur, son visage ridé, le trait noir qui formait ses lèvres. J'avais travaillé durement pendant presque deux ans dans le seul but de donner la vie à un corps inanimé. Je m'étais privé de repos et de soins. Je l'avais désiré avec une ardeur sans borne, mais maintenant que c'était fini, la beauté du rêve s'évanouissait. Mon cœur se remplit de dégoût et d'une horreur indicible. Ne pouvant supporter la vue de l'être que j'avais créé je me précipitai hors de la pièce et pendant longtemps je marchai de long en large dans ma chambre sans pouvoir me calmer ».

### ***Notre-Dame de Paris, V. Hugo***

“C'était une merveilleuse grimace, en effet que celle qui rayonnait en ce moment au trou de la rosace. Après toutes les figures pentagones, hexagones et hétéroclites qui s'étaient succédé à cette lucarne sans réaliser cet idéal du grotesque qui s'était construit dans les imaginations exaltées par l'orgie, il ne fallait rien moins, pour enlever les suffrages, que la grimace sublime qui venait d'éblouir l'assemblée. Maître Coppenole lui-même applaudit ; et Clopin Trouillefou, qui avait concouru, et Dieu sait quelle intensité de laideur son visage pouvait atteindre, s'avoua vaincu. Nous ferons de même. Nous n'essaierons pas de donner au lecteur une idée de ce nez tétraèdre, de cette bouche en fer à cheval, de ce petit œil gauche obstrué d'un sourcil roux en broussailles tandis que l'œil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue, de ces dents désordonnées, ébréchées çà et là, comme les créneaux d'une forteresse, de cette lèvre calleuse sur laquelle une de ces dents empiétait comme la défense d'un éléphant, de ce menton fourchu, et surtout de la physionomie répandue sur tout cela, de ce mélange de malice, d'étonnement et de tristesse. Qu'on rêve, s'il l'on peut, cet ensemble.

L'acclamation fut unanime. On se précipita vers la chapelle. On en fit sortir en triomphe le bienheureux pape des fous. Mais c'est alors que la surprise et l'admiration furent à leur comble. La grimace était son visage.

Ou plutôt toute sa personne était une grimace. Une grosse tête hérissée de cheveux roux ; entre les deux épaules une bosse énorme dont le contrecoup se faisait sentir par devant ; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées qu'elles ne pouvaient se toucher que par les genoux, et, vues de face, ressemblaient à deux croissants de faucille qui se rejoignent par la poignée, de larges pieds, des mains monstrueuses, et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage ; étrange exception à la règle éternelle qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l'harmonie. Tel était le pape que les fous venaient de se donner.

On eût dit un géant brisé et mal ressoudé.